

# Deux poètes espagnols

À Antonio Machado

## i Padre y pan de la poesia !

Lunes sin voz  
y martes sin razones,  
miércoles sin Historia...  
i Oh reloj grave junto al río que huye !  
i Oh reloj en acecho, palpitante reloj  
paciente tiempo esperando matar  
con sus agujas frías  
al rojo toro ibérico trabado  
en el aleve coso de Occidente !  
i Oh rapaz viento,  
rosa que calculas  
el interés compuesto de la humana tragedia !

Sí. El Occidente es hielo,  
pantano de traiciones,  
sangre prisión y hielo.  
Y entre dos resplandores  
en Occidente se alza  
el trono de la Banca y de la guerra.  
y entre dos luces  
– niebla sin alma, ocaso sin noticias –  
un buitre ceniciente vuela cerniéndose,  
baja por torturar la agonía insepulta  
de España encadenada  
de España Prometeo  
y su verbo rebelde  
que se llama Antonio.

Y entre dos luces  
y entre dos resplandores  
i qué ausente mar  
– Antonio meditando –

resuena en el destierro !  
¡ Qué amarga risa  
como el profundo yodo  
de la humana esperanza  
llena la sequedad,  
sube hacia las alturas  
por yermos y roquedas  
para ganar la calma del crepúsculo  
por ver la luz del último poniente  
por detener el sol  
sobre el abismo ciego  
encendiendo razones.

Y Antonio no está solo.

Y Antonio tiene un mundo ante sus ojos  
que ven caer cadenas.

Y Antonio tiene oídos  
que oyen crecer la hierba,  
crecer los pueblos.

Y Antonio tiene voz  
que va diciendo :

¡ Oh refugiados grises  
hijos del páramo !  
¡ Vosotros tendreis sierras  
sierras de nuevo  
cuando el campesino se interponga  
entre el mar y los señores  
junto a este largo Duero  
de niños que se mueren...

Es ya de noche  
de noche y con estrellas,  
y Antonio está mirando hacia el Oriente  
donde un clarín de albores  
estalla tras un pino nevado  
tras un helado monte  
cual recamado escudo.

« ¿ Hasta cuando Caín ?  
¿ Hasta cuando los muertos secos ríos  
de poetas ahogados  
arañarán a España ? »

i Oh Antonio, padre y pan de la poesía,  
poeta sin carrera,  
hombre desnudo !...  
i Oh reloj vivo sobre el tiempo que canta !  
Lunes con voz  
y martes con Historia,  
miércoles con Antonio  
i y con España,  
oh Francia  
que en Collioure  
la tienes enterrada !... José Herrera Petere

À Antonio Machado

## Père et pain de la poésie !

Le lundi est sans voix  
et le mardi sans conscience,  
mercredi sans Histoire...  
Horloge grave près du fleuve qui fuit !  
Horloge aux aguets, émouvante horloge  
temps patient qui attends pour tuer  
avec tes froides aiguilles  
le rouge taureau ibérique entravé  
dans les perfides arènes de l'Occident !  
Oh, vent rapace,  
Rose qui calcule  
les complexes intérêts de la tragédie humaine !

Oui. L'Occident est de glace,  
marais de trahisons,  
sang, prison et glace,  
et entre deux éblouissements  
en Occident se lève

l'Empire de la Banque et de la Guerre.  
Et entre ces deux clartés  
– brouillard sans âme, crépuscule sans nouvelles –  
un vautour couleur de cendre, vole, tourne  
et descend pour troubler l'agonie sans sépulture  
de l'Espagne enchaînée  
de l'Espagne Prométhée  
et de son verbe rebelle  
qui se nomme Antonio.

Et entre deux clartés  
Et entre deux éblouissements  
la mer est absente  
– médite Antonio –  
et pourtant elle chante en exil !  
Quel rire amer  
semblable à l'iode profond  
de l'espérance humaine  
rempli de sécheresse,  
monte vers les cimes  
à travers les rocs et les terres arides  
pour trouver le calme du crépuscule  
pour voir la lumière du dernier couchant  
pour retenir le soleil  
sur l'aveugle abîme  
pour réveiller les consciences !

Et Antonio n'est plus seul.  
Et Antonio devant ses yeux voit un monde  
qui fait tomber ses chaînes.  
Et Antonio entend pousser l'herbe,  
et les peuples grandir.  
Et Antonio dit :  
Oh, tristes réfugiés,  
fils de la savane !  
Vous aurez des champs,  
des champs à nouveau

lorsque le paysan se mettra  
entre la mer et les seigneurs  
près de ce large Duero  
d'enfants qui se meurent...

Déjà il fait nuit  
une nuit étoilée,  
et Antonio regarde vers l'Orient  
où le clairon de l'aube  
éclate sous les pins neigeux  
derrière un mont glacé  
pareil à un écusson patiné.  
Combien de temps encore, Caïn ?  
Combien de temps encore les mortes et sèches rivières  
de poètes étouffés  
grifferont-elles l'Espagne ?

Oh, Antonio, père et pain de la poésie,  
poète sans carrière,  
homme nu !...  
horloge vivante sur le temps qui chante !  
Lundi qui parle  
mardi avec l'Histoire,  
mercredi avec Antonio  
et avec l'Espagne,  
toi, qui à Collioure  
oh, France  
la garde enterrée !

José Herrera Petere

(Remarque peut-être indispensable : La poésie est la poésie. Mais s'il devait y avoir dans l'esprit du lecteur opposition entre les arènes perfides de l'Occident et les promesses de l'Orient, nous le renverrions, entre autres, au texte de Serge ici reproduit. Pas question pour nous d'innocenter les « arènes » ; mais pour ce qui est de l'aide orientale à l'Espagne, on sait ce qu'elle a valu. J. P. S.)

# Misterio del hambre

Se ha muerto el pan  
Las vacas  
no saben lo que es leche  
y alquilan plañideras  
el llanto de sus ojos

Está  
de moda  
el nabo  
la harina de raíces  
la dulce hierba  
de los ribazos

Las cocinas se ponen  
pelucas de patatas  
El carbón juega al tenis  
con bolas de papel  
La gente como cabras  
lamen un cubo de sal :  
La esperanza

Se han muerto los zapatos  
las melodiosas nubes  
de los cigarros puros  
la tierna media luna  
del croissant matinal

Se ha muerto el chocolate  
  
Telefona el médico  
Ya no vendrá  
(Pedía un gallo)

Quedan los árboles  
del parque  
A la hermana malilla  
le sentamos

una rama de pino  
en el pecho

Tres años  
la luz ordeña  
a los faroles

Ya no asusta la muerte  
La esperamos  
debajo de las sábanas  
desinteresados  
leyendo su folletín  
aprisa

Vienen bombas  
bien dispuestas  
arrullando compasivas

Dos mil pesetas  
y un par de pollos  
cuesta salir  
del infierno

A ningún precio  
jabón  
para las manchas

¿ Que haría aquí  
Pilatos ?

Las criadas sonámbulas  
se vuelven milicianas  
La nuestra  
tiene un botón  
de carne  
en la espalda

Las sirenas chirrían  
sobre los muertos

i Bombardeo !

Sombras chinescas  
nos dan la mano  
en la pared maestra

Una vecina  
sale gritando  
en cueros  
i Hay moros  
en la plaza  
de Cataluña !

Cada día reparte  
pases de espectro  
ayes de herido  
gestos de loco  
muecas de preso

Y  
a  
no  
so  
tros

i Cómo muda  
un corro de vicio  
a los pequeños !

Eso  
nadie  
lo cuenta

Cómo la guerra pisa  
la pureza  
del jilguero

Cómo la primavera  
se decapita

los dedos  
sobre el sexo

El primer día  
¡ Qué surtidor  
de pena !

Cambiamos  
una perrilla  
de asco  
contra un gramo  
de llanto

Juan Penalver

(Del libro inédito « Diario de Guerra de un niño »)

## Mystère de la faim

Le pain est mort  
Les vaches  
ne savent plus ce qu'est le lait  
et louent plaintives  
les larmes de leurs yeux

La mode  
est au navet  
aux farines de racines  
aux douces herbes  
des rives

Les cuisines se mettent  
des perruques de patates  
Le charbon joue au tennis  
avec des boules de papier  
Les gens comme des chèvres  
lèchent un bloc de sel :  
L'espérance

Morts aussi les souliers  
Les mélodieux nuages  
des cigares de havane  
la tendre demi-lune  
du croissant matinal

Mort le chocolat

Au téléphone  
le médecin ne viendra pas  
(il voulait un poulet)

Il n'y a plus  
que les arbres  
du jardin

La petite sœur malade  
Nous lui posons  
une branche de pin  
sur la poitrine

Voilà trois ans  
que la lumière trait  
les réverbères

Nous n'avons plus peur de la mort  
Nous l'attendons  
sous nos draps  
blasés  
parcourant  
son feuilleton

Il tombe des bombes  
bien disposées  
qui roucoulent  
compatissantes

Vingt mille francs  
et deux poulets

pour sortir de l'enfer

Sans prix  
le savon  
pour les taches  
Que ferait ici  
Pilate ?

Les domestiques somnambules  
se font miliciennes  
La nôtre  
a un bouton  
de chair  
sur le dos

Les sirènes crissent  
sur les morts

Bombardement !

Des ombres chinoises  
nous donnent la main  
contre la maçonnerie

Une voisine  
sort toute nue  
qui crie :  
Il y a des Maures  
sur la place de Catalogne !

Chaque jour distribue  
des bons de spectres  
des plaintes de blessés  
des gesticulations de fous  
des grimaces de prisonniers

Et  
nous  
les

pe  
tits

combien nous change  
la ronde du vice !

Ça  
personne  
n'en parle

Comme la guerre foule  
la pureté  
du passereau

Comme le printemps  
se décapite  
les doigts  
sur le sexe

Le premier jour  
quel jaillissement  
de peine !

Nous échangeons  
une piécette  
de dégoût  
contre un gramme de larmes

Juan Penalver  
(Traduction d'André Belamich)